



LES CHRONIQUES
DE MAT

La Surprise de l'été :
Hicks & Figuri

Retour sur un étrange été. Est-ce qu'il s'est lavé les mains après être allé pisser ? S'est-il curé le nez avant de payer ? C'est son euro qu'on est en train de me rendre là. A-t-elle collé ses doigts dans mon gobelet quand elle s'est gourée de verre ? Quand il a éternué, ses miasmes sont-ils arrivés jusqu'à mon sandwich merguez ketchup ? Un masque posé sur une table est-il encore utilisable ? Le genre de réflexions qui ont traversé la tête de certains cet été et qui ont monopolisé tout le staff du Natala. Finalement, je me demande si je ne suis pas un adulte responsable. Et si vivre n'a pas toujours été de prendre des risques mesurés ?

Malgré tout ce cirque épidémique, on a eu droit à tout ce qu'il était possible d'organiser pour une asso locale dans ces circonstances déplorables. Des enfants gâtés. Un festival sur Internet pendant le confinement et ses interviews, des Boat Sessions toutes les semaines, un concert test au Grillen. Et trois soirées apéros au Natala, soit un festival avec une semaine pour récupérer entre chaque soir, c'est encore mieux. Les salariés auraient très bien pu faire le dos rond, se réfugier derrière les consignes sanitaires pour ne rien entreprendre et n'endosser aucune responsabilité, se calfeutrer frileux dans l'apathie et l'expectative ambiante, flipper avec les flippés. Non,

Hiéro n'a pas un genou à terre, on a su se révéler téméraire dans l'hygiénisme, faire preuve d'un sursaut d'orgueil sain dans la crainte du lendemain qui déçante.

Non, je ne parlerai pas du chevelu. Il n'y aura pas de troisième chronique de la bête au ventilateur. Même si le volume Head & Shoulder de sa crinière, son perfecto et ses lunettes aviateur propulsent l'inconscient alsacien dans le meilleur de l'électro... Je ne suis pas le Jean-Claude Brialy, le Michel Drucker du Grillen. Si un fute en skaï se révèle trop étroit pour une chorégraphie à la Johnny, ne comptez pas sur moi pour en faire mention non plus. Je n'endosserai pas le rôle du thuriféraire, chroniqueur mondain du Natala, un pilote v7 en suspens pour cirer les rangers de ses potes en échange de grosses bières que j'attends encore...

Ca ressemble à une blague, à un aphorisme bon marché relayé sur Facebook à tours de souris sur fond d'empilement de galets ruisselants d'huile de karité. « On a toujours eu chez soi ce qu'on est allé chercher à l'autre bout du monde » ou « On a tout ce qu'il faut à portée de main ». Et parfois ce genre de sentences devenues vides, pleines de bons sentiments, prennent sens. Rendez-vous entre amis (ouvert à tous) au Lavoir chez notre enthousiaste Lionel toujours accueillant, même quand il n'est pas là, parti bosser en Réanimation. Le Braenbeachlein glisse à peine, la scène couve sous la pénombre intime. Un gaillard timide et sa compagne nous saluent humblement à l'apéro avec une extrême délicatesse, une réserve qui me fait comprendre que ce garçon a une petite pression sur les épaules. C'est lui qui va mettre sa peau sur scène ce soir. On est curieux, ouverts à tous les originaux, les troubadours folks, les popeux sixties depuis des années au Lavoir. Et un soir, ce soir-là, la grâce frappe. Surgissent deux accords de guitare lancinants, une voix, un timbre comme il en apparaît tous les changements de maire de Colmar. Un

bûcheron tendre de Strasbourg qui ne joue, ne chante que pour moi. Il me regarde, il me parle, froisse l'intérieur de mon petit coeur. Le timbre est profond, posé, il exhale une fêlure apaisée. Prend forme alors devant vous l'album que vous rêviez d'entendre depuis longtemps, au moment T Le jour J dans les conditions idéales, après la bringue du Natala. Alors que vous redoutiez un folkeux pénible comme une file d'attente au Trésor Public, un pleurnichard bourré au bourbon qui se prend les godillots râpés dans le tapis, courbé en deux sous son chapeau de manadier, vous avez droit à Hicks and Figuri ! Alias Spied, Marxer, ex-Loyola ou tout simplement Pierre Walter. Tout le monde le connaissait sauf moi, l'auditeur couillon, innocent comme la rosée.

Jaillissent des scories dans la pénombre, des pépites crépusculaires en extinction. C'est une pop de la plus haute volée qui me fait frissonner les mollets sous mon short. L'échine s'électrise sous le t-shirt, je transpire et frissonne en même temps aux premières notes de *San Diego* et de *Once a map*. Comment peut-on suggérer tant d'émotion et de subtilité avec si peu de moyens ? Une guitare acoustique. Et cette voix grave en retenue, pleine de pudeur, d'amertume, de projets de vie avortés, qui m'évoque celle de Peter Milton Walsh dans l'album *Fête foraine* de The Apartments. Pierre Walter sait créer des ambiances, des mystères, des atmosphères en suspens avec un simple clavier et une guitare sur *Navaja* son nouvel album solo. Disque indispensable, sélection de 13 chansons sur 70 proposées au Label Hertzfeld, et produit par un dénommé Aigle Noir (j'avais pourtant promis). Y a de la belle matière, le deuxième est déjà en préparation. Un dépouillement riche, en suggestion. Un disciple pop d'Eric Satie. Une luxuriance d'émotions pour un minimum de notes. L'épure des artistes accomplis, ceux qui ont compris qu'il ne servait à rien d'en foutre plein la vue, mais de viser droit au cœur

dans la confession. C'est à une pop 90's qu'il fait référence avec des groupes d'une classe inouïe : Codeïne, Red House Painters ainsi qu'au minimalisme du regretté Mark Hollis (Talk Talk) sur *Hikikomori* et *America*. Un secret flottant, aérien, qui s'adresse à chacun de nous, à nos doutes, nos blessures à cicatriser dans cet effleurement bienveillant. Il a la douceur des algues qui dansent au fond de l'eau et la force d'un crépuscule ombrageux. J'ai l'envie de me barrer discrètement pour rentrer chez moi égoïstement me repaître de cette beauté sur CD, me calfeutrer de mélancolie raffinée, de classe bas-rhinoise. Si Hicks and Figuri rend hommage à Léonard Cohen sur *Léonard*, je suis heureux qu'il n'en ait pas sa pesanteur. Parce que Léonard comme le grand Nick ont parfois la chiale un peu facile, le malheur premier degré, pénible pour certains. Qui font de certaines de leurs « ballades » des marches mortuaires bien prévisibles. Même le défunt frapperait au couvercle pour qu'on change la playlist. Son rôle de croque mort attiré dans Lucky Luke semble avoir imprégné une part de la carrière musicale de Nick bien avant qu'il ne perde son fils. Quand les deux viennent s'effondrer sur vos épaules pour vous murmurer le drame en stéréo, vous avez tout intérêt à porter une ceinture de force basque. Pierre Walter nous prouve qu'on peut être mélancolique et léger, triste et aérien. Un spleen Baudelairien ouvert sur des grands espaces un soir d'été. Il flotte au-dessus des emmerdes et n'assène pas sa peine brute au public, comme un bluesman qui s'écoute chouiner avec tout le poids des clichés sur sa route 66. Pierre Walter a laissé décanter, a raffiné sa peine, l'a distillée pour ne garder que les fragrances les plus fines et enivrantes. Il pense à l'auditeur avant de faire de sa musique sa thérapie, son exutoire personnel. Une lenteur mélancolique qui élève l'amertume vers des plaines ouvertes sur un avenir meilleur. On peut pas se bidonner tout le temps, soit, mais on peut être profond tout en

prenant de l'altitude, et voler au-dessus d'une pandémie avec élégance.

Mathieu Jeannette.